

des végétaux rejoindre les noms en us des savants de la Renaissance? Qui nous délivrera des Grecs et des Romains? N'est-il pas de science possible hors des langues mortes? La botanique est-elle condamnée à ne jamais sortir de ce suaire? Pourquoi prendre à tâche d'augmenter la distance qui sépare la science de la poésie, dans une matière où il semble qu'elles pourraient si heureusement s'unir? Deux écrivains français surtout, deux amis des plantes, Bernardin de Saint-Pierre et M. Alphonse Karr se sont plu à faire le procès à la botanique savante et classique; ils représentent le sentiment de la nature et le bon sens insurgés contre la tradition scientifique, l'autorité des méthodes et le pédantisme des nomenclatures.

Écoutez d'abord Bernardin de Saint-Pierre: « Nous sommes encore si nouveaux dans l'étude de la nature que nos langues manquent de termes pour en exprimer les harmonies les plus communes: cela est si vrai que, quelque exactes que soient les descriptions des plantes, faites par les plus habiles botanistes, il est impossible de les reconnaître dans les campagnes si on ne les a déjà vues en nature. Ceux qui se croient les plus habiles en botanique n'ont qu'à essayer de peindre sur le papier une plante qu'ils n'auront jamais vue, d'après une description exacte des plus grands maîtres, ils verront combien leur copie s'écartera de l'original. Cependant des hommes de génie se sont épuisés à donner aux parties des plantes des noms caractéristiques; ils ont même choisi la plupart de ces noms dans la langue grecque, qui a beaucoup d'énergie. Il en est résulté un autre inconvénient: c'est que ces noms, qui sont la plupart composés, ne peuvent se rendre en français. A la vérité, ces expressions savantes et mystérieuses répandent un air vénérable sur l'étude de la botanique; mais la nature n'a pas besoin de ces ressources de l'art des hommes pour s'attirer nos respects. La sublimité de ses lois peut se passer de l'emphase et de l'obscurité de nos expressions. Plus on porte la lumière dans son sein, plus on la trouve admirable. Après tout, la plupart de ces noms étrangers n'expriment pas même les caractères les plus communs des végétaux. Les botanistes emploient, par exemple, fréquemment ces expressions vagues: *suave rubente*, *suave olente* (d'un rouge agréable, d'une odeur suave), pour caractériser des fleurs, sans exprimer la nuance de leur rouge, ni l'espèce de leur parfum. Ils sont encore plus embarrassés quand ils veulent rendre les couleurs rembrunies des tiges, des racines ou des fruits.... Quant aux formes des végétaux, c'est encore pis, quoiqu'ils aient fabriqué des mots composés de quatre ou cinq mots grecs pour les décrire.... La description de la nature par des images et des sensations communes est méprisée de nos savants; mais je la regarde comme la seule qui puisse faire des tableaux ressemblants, et comme le vrai caractère du génie.... Comme la nature a mis tous les modèles de formes dans les feuilles, les fleurs et les fruits de tous les climats, on pourrait rapporter les formes végétales des autres parties du monde à celles de notre pays qui nous sont le plus familières. Ces rapprochements seraient bien plus intelligibles que nos mots grecs composés, et manifesteraient de nouvelles relations dans les différentes classes du même règne. Ils auraient ceci de très utile qu'ils nous offriraient un ensemble de l'objet inconnu, sans lequel nous ne pouvons nous en former d'idée déterminée. C'est un des défauts de la botanique de ne nous présenter les caractères végétaux que successivement; elle ne les assemble pas, elle les décompose. »

La nomenclature, nous l'avons vu, est liée à la taxonomie. Bernardin de Saint-Pierre n'oublie pas d'envelopper celle-ci dans la condamnation qu'il prononce contre celle-là. Suivant lui, les plantes doivent être classées d'après leurs relations et leurs harmonies avec le monde extérieur, et leurs caractères généraux examinés par rapport aux lieux où leurs semences ont coutume de germer et de se développer. Aussi les divise-t-il en plantes aériennes ou de montagnes, en aquatiques ou de rivages, en terrestres ou de plaines. Ne parlez pas à ce naturaliste poète des classifications en usage. « Enchaînés par leurs systèmes, dit-il, les botanistes se sont attachés particulièrement à considérer les plantes du côté des fleurs; et ils les ont rassemblées dans la même classe, quand ils leur ont trouvé ces ressemblances extérieures. En regardant les fleurs comme les caractères principaux de la végétation, ils ont réuni des plantes fort étrangères les unes aux autres, et ils en ont séparé, au contraire, qui étaient évidemment du même genre. Tel est, dans le premier cas, le chardon de bonnetier, appelé *dipsacus*, qu'ils rangent avec les scabieuses, à cause de la ressemblance de quelques parties de sa fleur, quoiqu'il présente, dans ses branches, ses feuilles, son odeur, sa semence, ses épines, et le reste de ses qualités, un véritable chardon; et tel est, dans le second, le marronnier d'Inde, qu'ils ne comprennent pas dans la classe des châtaigniers, parce qu'il a des fleurs différentes. Classer les plantes par les fleurs, c'est-à-dire par les parties de leur fécondation, c'est classer les animaux par celles de la génération. » Ailleurs, l'auteur des *Etudes de la nature* s'exprime dédaigneusement au sujet des moyens d'étude des botanistes. « Pour me montrer le caractère d'une fleur,

dit-il, les botanistes me la font voir sèche, décolorée et étendue dans un herbier. Est-ce dans cet état que je reconnaitrai un lis? N'est-ce pas sur les bords d'un ruisseau, élevant au milieu des herbes sa tige auguste, et réfléchissant dans les eaux ses beaux calices plus blancs que l'ivoire, que j'admire le roi des vallées?... Qui est-ce qui peut reconnaître dans une rose sèche la reine des fleurs? »

Donnons maintenant la parole à M. Alphonse Karr. « Les savants rendent tout ennuyeux, sec, roide, prétentieux. Ils mettent les fleurs à l'empoi. Voyez un savant entrer dans une riante prairie ou dans un jardin parfumé, et écoutez-le, vous prendrez le jardin ou la prairie en horreur. Ils ont commencé par former, pour ces gracieuses choses qu'on appelle des fleurs, trois langues barbares qu'ils ont ensuite mélangées pour en faire une plus barbare; puis chaque savant y a apporté sa petite part de barbarismes nouveaux, comme on faisait, chez les anciens, à ces tas de pierres placés sur les routes, auxquels chaque voyageur devait ajouter un caillou. Je vais écrire ici péle-mêle ceux des mots de cette langue faite par ces messieurs, que je me rappellerai au hasard. Vous me direz ensuite s'il n'est pas triste de voir ainsi traiter les fleurs, cette fête de la vue, comme disaient les Grecs. Écoutez bien: (suit une longue liste de termes que nous avons donnée dans le *Grand Dictionnaire au mot ARGOT*).... Voyez au pied d'un mur ces touffes de réséda, hâtez-vous de regarder ces épis verts et fauves, de respirer cette odeur suave: voici un savant, le réséda va se transformer. D'abord il n'y a plus d'odeur. Les botanistes n'admettent pas d'odeur. Pour eux, l'odeur ne signifie rien, pas plus que la couleur. La couleur et l'odeur sont deux luxes, deux superfluités, que les savants ont enlevées aux fleurs. Dieu les avait données aux fleurs, mais on sait la prodigalité de Dieu; si les savants n'y mettaient bon ordre, où en serions-nous? Les savants veulent que toutes les fleurs ressemblent à celles qu'ils dessèchent dans leurs herbiers, horrible cimetière où les fleurs sont enterrées avec des épitaphes prétentieuses.... Un savant veut parler de la guimauve, une petite plante traînante à feuilles rondes, à fleurs roses, que vous aurez peine à retrouver dans l'herbe. Écoutez: « Le calice est monosépale, les anthères sont réniformes et uniloculaires, le pistil se compose de plusieurs carpelles souvent verticillés, les fruits forment une capsule pluriloculaire qui s'ouvre en autant de valves qu'il y a de loges monospermes ou polyspermes; les graines sont généralement sans endosperme avec les cotylédons foliacés. » Vous n'y comprenez rien, mais retenez seulement les mots. Priez ensuite le savant de vous parler un peu des baobabs. Le baobab est le plus grand arbre du monde; de loin, on le prend pour une forêt; son tronc a souvent cent pieds de circonférence; on assure qu'il en existe au Sénégal qui ont six mille ans. Écoutez le savant, faisant une description du baobab: « Le calice est monosépale, les anthères sont réniformes et uniloculaires, le pistil se compose de plusieurs carpelles souvent verticillés, les fruits forment une capsule pluriloculaire qui s'ouvre en autant de valves qu'il y a de loges monospermes ou polyspermes.... » Vous arrêtez le savant: Pardon, savant, lui dites-vous, c'est de la guimauve que vous me parlez là, ou du moins, c'est ainsi que vous me parlez de la guimauve il n'y a qu'un instant. « Guimauve ou baobab, réplique le savant, c'est pour nous absolument la même chose; nous n'y voyons pas de ces différences qui frappent le vulgaire et dont la dignité de la science ne lui permet pas de s'occuper. » Les savants ne reconnaissent pas la grandeur, ni l'odeur, ni la couleur, ni le goût; pour eux, le prunier est un cerisier, l'abricotier est un prunier; eux qui, en d'autres cas, donnent dix noms à la même plante, appellent tous ceux-ci *prunus*; l'amandier et le pêcher n'ont qu'un seul nom pour eux deux, *amygdalus*.... »

Essayez de répondre que la couleur et l'odeur sont les moins fixes et par là même les moins importants des caractères, au point de vue taxonomique; que ce sont des caractères de variétés, non d'espèces ni de genres, et que par conséquent les botanistes ne peuvent en tenir compte dans la classification des espèces et des genres; que l'ancienne et vulgaire division des herbes et des arbres est depuis longtemps condamnée, par cette considération que la grandeur et le développement des organes dépendent d'un climat qui les favorise; qu'il y a des fougères arborescentes, lesquelles n'en sont pas moins des fougères; que l'on est tout aussi fondé à séparer, en zoologie, le lézard du crocodile, et le chat du tigre, qu'en botanique la guimauve du baobab: M. Alphonse Karr, qui sait aussi bien que vous ce que vous pouvez dire en faveur de la classification naturelle, et qui a pris le parti d'être spirituel aux dépens des botanistes, n'écoutera pas vos raisons, bien sûr d'avoir les rieurs de son côté; il poursuivra son réquisitoire:

« Le liseron s'appelle maintenant *parbitis*! J'ai fait autrefois des vers sur certains liserons qui grimpaient après une haie d'un jardin, lorsque j'avais vingt ans: faites donc des vers sur les *parbitis*! Et cette calme et riche fleur d'automne, on avait déjà essayé de l'appeler *aster de la Chine*, on n'avait pas

réussi à lui ôter son nom aimé. La science est furieuse! Ah! vous n'avez pas voulu admettre *aster sinensis*, eh bien! la reine-marguerite s'appellera désormais *callistephus*. Effeuillez donc des *callistephus*, ô bergères, pour savoir si votre amant vous aime un peu, passionnément ou pas du tout. O Rosine! envoyez donc le comte Almaviva vous attendre à l'ombre des *esculus*. »

Qu'il fera beau ce soir sous les grands *asculus*!

Et la pervenche, ô Rousseau! tu t'écrierais: Une *vinca major*! Et l'œillet, ô mademoiselle de Scudéry, faites donc entrer le nom botanique de l'œillet dans vos vers pour le grand Condé:

En voyant ces *dianthus* (*caryophyllus*) qu'un illustre Arrose de la main qui gagna des batailles, etc.

Et l'aubépine, donc, croyez-vous la débaptiser? Allons donc! Tous les ans, nos jeunes années reflourissent avec elle. Non, non; ce n'est pas à un *crataegus oxyacantha* que je me suis écorché les doigts un jour de mai, quand j'avais vingt ans; c'est à une aubépine dont je savais glorieux porter les branches parfumées.... Quel est le but de ce carnaval des fleurs? Je l'ignore. Quel en est le résultat? Le voici: c'est de décourager les amateurs, en leur rendant la première et la plus naïve des sciences de plus en plus âpre, difficile et rebuante. Ces noms nouveaux ont l'air de gros mots et d'injures adressées aux fleurs. On dirait qu'ils veulent les cacher, comme cette belle princesse cachait ses attraits, sous une peau d'âne. »

Les poétiques et spirituelles accusations répandues et popularisées par Bernardin de Saint-Pierre et M. Alphonse Karr contre la botanique scientifique portent sur trois points: sur la classification, sur la multiplication prodigieuse des termes techniques et sur l'origine grecque et latine de ces termes, enfin sur l'emploi de mots latins, de désinences latines pour désigner les espèces et les genres. Quant à la classification, les botanistes ont trop évidemment raison de peser les caractères qu'ils comparent, pour que nous ayons à faire leur apologie. Il est inutile, par exemple, d'établir contre Bernardin de Saint-Pierre que la différence des types végétaux n'est pas liée à la différence d'habitat et de station, ne dépend pas de leurs rapports, de leurs harmonies avec le soleil, avec les eaux, avec les vents, avec le terrain. Il est inutile de montrer que les caractères tirés de la fleur sont les plus importants et les plus fixes des caractères organographiques. A Bernardin de Saint-Pierre nous nous contenterons d'opposer Jean-Jacques Rousseau. Bernardin de Saint-Pierre, nous l'avons vu, reproche aux botanistes de considérer les plantes surtout du côté des fleurs. « C'est dans la fleur, dit Jean-Jacques, que la nature a renfermé le sommaire de son ouvrage; c'est de toutes les parties du végétal la moins sujette aux variations.... Il faut attendre, pour reconnaître une plante, qu'elle montre son visage, c'est-à-dire qu'elle fleurisse. Une plante n'est pas plus sûrement reconnaissable à son feuillage qu'un homme à son habit. »

Il est plus difficile de justifier la langue des botanistes que leurs classifications. Tout le monde doit convenir que la nomenclature des caractères et des modifications d'organes est beaucoup trop touffue, et que la multitude des termes techniques, outre l'inconvénient de surcharger inutilement la mémoire, présente celui de faire croire que la botanique n'est qu'une science de mots. « Sans doute, dit Raspail, il est permis de donner un nom nouveau à une idée qu'aucun autre mot reçu ne saurait rendre; de créer une locution par l'heureuse combinaison de deux autres; d'emprunter à la langue grecque, dont le génie se prête si bien à nos généralisations, un assemblage de radicaux pour traduire une loi nouvelle; mais la nécessité seule peut sanctionner ces innovations. Remplacer une expression reçue par une autre qui n'ajoute rien de plus à l'image, donner un nom à un doute ou à une inconnue, c'est un de ces amusements dont il est temps plus que jamais de faire justice. Il est une vérité incontestable, c'est que la richesse du vocabulaire est en raison inverse des progrès de la science; car plus la science avance, plus elle se simplifie; plus on découvre de rapports, plus on s'assure que les éléments des plus nombreuses combinaisons sont en petit nombre; en sorte qu'on peut établir en principe, que plus un auteur crée de mots, moins il a découvert de choses. Les créations nominales ne sont bonnes qu'à cacher la nullité des découvertes, l'impuissance de l'observation et les plagiais de la compilation. »

La nomenclature des espèces, des genres et autres groupes est-elle irréprochable? Les botanistes le prétendent. Une langue scientifique, disent-ils, n'a rien de commun avec la langue vulgaire et la langue poétique. La nomenclature n'a pas pour but de rendre une science mystérieuse et vénérable, mais de circonscrire et de déterminer par des signes précis les idées dont cette science se compose. Les mots vulgaires manquent de précision parce qu'ils sont les produits de la spontanéité intellectuelle, parce qu'ils se développent naturellement, parce qu'ils vivent. Les noms scientifiques doivent leur précision, c'est-à-dire ce qui fait leur valeur dans les sciences, à leur caractère artificiel, conventionnel, mécanique, immobile. Il faut nous estimer heureux de posséder dans les langues mortes, dans le grec et le latin, une source abondante de pa-

reils signes. Cet usage des langues mortes n'a certainement pas été sans influence sur le développement rapide des sciences dans les temps modernes. Cette nomenclature linnéenne, sur laquelle on déverse le ridicule, est tout simplement, pour qui veut y regarder de près, un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain. Par le double nom qu'elle impose à chaque plante, elle réalise la synthèse parfaite, qui réunit et distingue à la fois. Quant à ce que l'on appelle la *harbarie* des noms, elle tient à l'universalité de la botanique; cette universalité n'appelle-t-elle pas tout naturellement une langue universelle, comme le latin? Les noms vulgaires désignent nial les plantes, parce qu'ils confondent sans cesse ce qui doit être distingué, et séparent ce qui doit être réuni, et parce que, de plus, ils varient de canton à canton. On a donc pris, pour les remplacer, tantôt des mots grecs et tantôt, par une pieuse coutume, les noms de savants botanistes qu'on a immortalisés de cette manière. C'est ainsi que Robin, Magnol, Dahl ont laissé leur souvenir dans le *robinia*, le *magnolia*, le *dahlia*. Mais, précisément à cause de cette universalité qui est un des titres de gloire de la botanique, il s'introduit aussi des noms étrangers qui déplaissent aux oreilles françaises, et, qu'on n'en doute pas, des noms français qui peuvent aussi déplaître aux oreilles étrangères. Voici un écrivain qui s'écrit d'assez mauvaise humeur: « Le café s'appelle *coffea arabica*. Pourquoi *coffea* et non *cafea*, et pourquoi deux *f* au lieu d'un? me demanderez-vous. Adressez-vous aux botanistes. » La réponse des botanistes est bien simple; c'est que Linné n'a pas pris le nom français de la plante, mais son nom anglais et suédois, qui est *coffea*. S'il eût agi autrement, les Anglais auraient pu s'écrier à leur tour: « Pourquoi *cafea* et non *coffea*? » Il ne pouvait donc pas contenir tout le monde.

Nous répondrons aux conservateurs, aux satisfaits de la botanique constituée, qu'en défendant la nomenclature binaire de Linné, ils se mettent à côté de la question; qu'on peut très-bien donner à chaque plante deux noms, un nom générique et un nom spécifique, sans se croire obligé de latiniser ces deux noms; que les noms usités chez les peuples dans le pays desquels on a trouvé pour la première fois les plantes valent bien ceux qu'un auteur, de sa propre autorité, se plaît à leur donner; que les noms vulgaires deviennent scientifiques lorsqu'ils sont adoptés et définis par la science; que toutes les sciences ont commencé par parler latin à une époque où les langues nationales de l'Europe n'étaient, pour ainsi dire, que des patois; qu'elles ont dû parler latin tant que ces langues n'étaient pas constituées, et n'avaient pas entre elles de communications faciles; qu'aujourd'hui l'emploi des noms latins, des désinences latines, n'a pas plus de raison d'être en botanique qu'en chimie.

IV. — BIBLIOGRAPHIE BOTANIQUE. Les ouvrages écrits sur la botanique sont en si grand nombre, et pour la plupart si spéciaux, que nous ne pouvons mentionner ici que les plus curieux et les plus importants:

De plantis libri XVI, par Césalpin (Florence, 1583, in-4°).

Phytognomonica, par Jean-Baptiste Porta (Naples, 1583, in-fol.). Il a été réimprimé plusieurs fois in-8°.

De historia stirpium commentarii insignes, par Fuchs (Bâle, 1542, in-fol., avec 500 figures très-exactes).

Pinax theatri botanici, par Gaspard Bauhin (Bâle, 1596, in-4°).

Theophrasti historia plantarum, grec et latin (Amsterdam, 1644, in-fol.).

Anatomie des plantes, par Grew (trad. en français par Levasseur; Paris, 1675, in-12, avec 83 planches).

Anatome plantarum, par Malpighi (Londres, 1675 à 1686, in-fol.).

Institutiones rei herbariae, par Joseph Pitton de Tournefort (Paris, 1700, 3 vol. in-4°, avec 476 figures).

Éléments de botanique ou Méthode pour connaître les plantes, par Pitton de Tournefort (Paris, 1694, 3 vol. in-8°, avec 471 planches).

Prodromus historiae generalis plantarum, par Magnol (Montpellier, 1689, in-8°).

Methodus plantarum nova, par Ray (Londres, 1682, in-8°).

Historia plantarum, par Ray (Londres, 1686-1704, 3 vol. in-fol.).

De sexu plantarum epistola, par Camerarius (Tubingen, 1694, in-4°).

Philosophia botanica, par Linné (Stockholm, 1751, in-8°). Cet ouvrage contient tous les principes de la botanique condensés en aphorismes. Rousseau se plaisait à dire qu'il n'en connaissait pas de plus véritablement philosophique.

Genera plantarum, par Linné (Leyde, 1737, in-8°).

Species plantarum, par Linné (Stockholm, 1753). Il a paru seize éditions de cet important ouvrage. Celle de Murray (1807, in-8°) est une des meilleures; celle de Willdenow (1797-1810, 5 vol. in-8°) est la plus complète.

Classes plantarum, par Linné (Leyde, 1738).

La Physique des arbres, par Duhamel du Monceau (Paris, 1758, 2 vol. in-4°).

Statique végétale, par Hales (1727, trad. par Buffon en 1735).